



Catalonia

34 | Premier semestre 2024

L'espai rural a la literatura i el cinema català i francòfon actuals

L'Imaginaire rural revisité dans la littérature de langue française : une approche écopoétique

The rural imaginary revisited in French-language literature: an ecopoetic approach

Laure Coppieters



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/catalonia/7683>

ISSN : 1760-6659

Éditeur

Sorbonne Université - Laboratoire CRIMIC (EA 2561)

Référence électronique

Laure Coppieters, « L'Imaginaire rural revisité dans la littérature de langue française : une approche écopoétique », *Catalonia* [En ligne], 34 | Premier semestre 2024, mis en ligne le 01 juillet 2024, consulté le 18 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/catalonia/7683>

Ce document a été généré automatiquement le 18 novembre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

L'Imaginaire rural revisité dans la littérature de langue française : une approche écopoétique

The rural imaginary revisited in French-language literature: an ecopoetic approach

Laure Coppieters

L'espace rural et la littérature, une longue histoire

- ¹ *O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas !* (« O trop heureux les paysans, s'ils connaissaient leur bonheur ! »)¹. Depuis l'Antiquité, l'espace rural inspire les écrivains, comme Virgile qui adopte dans ce passage des *Géorgiques* le point de vue urbain pour exprimer la nostalgie de la campagne, à l'origine de la littérature pastorale. Dans cette tradition littéraire, les auteurs, en opposition à la vie citadine, cherchaient à chanter et à idéaliser la vie et le travail des paysans et des bergers en esquisant un monde rural paisible. Le genre de la pastorale s'est réinventé en France, durant la Renaissance, et a trouvé toute sa vigueur au XVII^e siècle, avec la publication du roman-fleuve *L'Astrée* (1607-1627) qui présente la plaine du Forez comme un endroit paradisiaque, favorable à l'amour des bergers.
- ² Aux XIX^e et XX^e siècles, cet engouement littéraire pour le paysage rural en France continue à se manifester à travers les romans régionalistes ou rustiques qui illustrent et célèbrent les « petites patries », autrement dit les terroirs. Le succès qu'a connu cette littérature est notamment dû au sentiment nostalgique qui découle de l'exode rural de la seconde moitié du XIX^e siècle, ainsi qu'à la Grande Guerre qui se déroule en bonne partie à la campagne. Non seulement les paysans, mais également ceux qui sont reconnus comme « intellectuels » sont mobilisés et découvrent ainsi la nature environnante. Or, les choses changent après la Seconde Guerre mondiale. Depuis que le gouvernement Vichy a mis les textes régionalistes au service de son idéologie

d'extrême droite, cette production littéraire est tombée en discrédit « au point que les espaces mêmes des intrigues [...] sont longtemps demeurés suspects », comme le souligne Claire Jacquier².

- 3 Aujourd'hui, les reliefs de cette France qui a longtemps été essentiellement agricole retrouvent cependant une nouvelle façon d'occuper une place de premier plan dans de nombreux ouvrages. Deux sondages de l'IFOP menés en 2023 assurent que, malgré un sentiment d'abandon souvent exprimé par les habitants des territoires agrestes, l'attractivité du monde rural demeure intacte auprès des Français³. Cette tendance positive semble se poursuivre dans le champ de la littérature romanesque où la campagne et la vie des ruraux constituent des sujets récurrents : *La Malchimie* de Gisèle Bienne (2019) témoigne des effets nuisibles des pesticides dans l'industrie agroalimentaire. Cette thématique est reprise par Éric Fottorino dans *Mohican* (2021) où l'arrivée de l'industrie éolienne oppose deux générations d'une famille paysanne au bord de la faillite. Les mutations de la campagne occupent également Corinne Royer qui raconte la rébellion d'un jeune agriculteur face aux nouveaux règlements administratifs dans *Pleine Terre* (2021). L'année passée, le thème de la ruralité est notamment abordé dans *Humus*, le roman d'agriculture que Gaspard Koenig consacre aux lombrics, *Le Premier Combat* où Yves Bichet relate la résistance que la population d'une zone rurale oppose à l'autorité et *Chaleur Humaine* de Serge Joncour, racontant les retrouvailles d'une famille dans leur maison de campagne en temps de Covid.
- 4 Les exemples précités montrent que l'espace rural a parcouru, et parcourt toujours, la littérature de la France. Par conséquent, nous sommes aujourd'hui tentés d'affirmer avec Jean-Yves Laurichesse « que notre époque n'en a pas fini avec le monde rural [...] et que la littérature qu'il inspire [...] a toute sa place dans le champ du contemporain »⁴. Cet intérêt renouvelé pour la ruralité se fait d'autant plus sentir par la prise en considération de certains de ces romans pour des prix littéraires. *Humus* était l'un des quatre derniers romans en lice pour le Goncourt de 2023 et était nommé pour le Prix du roman d'Écologie (PRÉ) de 2024. *Pleine Terre* et *Mohican* comptaient quant à eux parmi les finalistes de l'édition 2022 du PRÉ. C'est précisément sous l'influence des considérations écologiques que le roman ancré dans l'espace rural resurgit dans la littérature contemporaine. Afin de rendre compte de ce renouveau et d'étudier comment les romanciers français représentent le monde rural et ses habitants depuis la naissance d'une conscience environnementale dans la littérature, nous nous inscrivons dans une perspective écopoétique.

Nécessité d'une approche écopoétique, une alternative à l'écocritique états-unienne

- 5 L'écopoétique, du grec *oikos* et *poiein*, se donne pour objectif d'étudier l'interaction de l'environnement naturel – englobant les terres et les êtres vivants – et de la création littéraire. Le développement de la méthode française a profondément été marqué par les études de Pierre Schoentjes. À travers ses ouvrages *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique* (2015) et *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles* (2020), le professeur de littérature française à l'Université de Gand construit sa perspective : pas de théorie ou d'approche unifiée, mais un ensemble d'approches qui s'efforce de « propose[r] un cadre de référence pour penser le rapport à l'environnement tel qu'il apparaît dans la

littérature »⁵ avec une attention particulière accordée aux motifs et aux procédés formels permettant d'exprimer l'environnement naturel.

- 6 Dans le sillage de Nathalie Blanc, de Denis Chartier et de Thomas Pughe, Schoentjes privilégie le terme « éco-poétique », apparu pour la première fois dans *The Song of the Earth* de Jonathan Bate (2000), plutôt que l'appellation « écocritique », qui renvoie à la discipline anglo-saxonne, née en Amérique du Nord où la question d'une approche écologique ou environnementale de la littérature s'est déjà posée dans les années 1970-1980. Les deux méthodologies, française et états-unienne, présentent certes des ressemblances. Il suffit de reprendre la définition avancée par Cheryll Glotfelty (1996) : « Définie de manière simple, l'écocritique est l'étude de la relation entre la littérature et l'environnement physique »⁶. L'écocritique et l'éco-poétique analysent donc le même corpus. Or, au moment de la rédaction de *Ce qui a lieu*, plusieurs obstacles se présentaient à l'intégration de l'écocritique dans le monde français. Sans pour autant méconnaître les réalisations de cette discipline antérieure, Schoentjes a alors exprimé le besoin d'une approche spécifiquement française.
- 7 Cette nécessité a notamment émergé des différences qui se dessinent entre les deux côtés de l'Océan Atlantique. Outre une conception divergente de l'universalisme, les Français voyant dans la perspective américaine un communautarisme, les textes de référence des pères fondateurs de l'écocritique, toujours pas traduits en français, demeurent largement inconnus en France. Qui plus est, l'histoire du rapport à la nature se caractérise aux États-Unis par une valorisation culturelle de la *wilderness*, d'une nature sans interférences humaines, qui ne trouve pas son égale en France, qui a longtemps été un pays rural, où l'idée de la nature est fortement liée à une nature domestiquée et travaillée par l'homme⁷. C'est d'ailleurs sous l'influence de la *wilderness* que la pastorale, mettant en scène une nature non corrompue, a connu un renouvellement aux États-Unis alors que le genre est resté moins vivace en France après le XVIII^e siècle⁸. De même, la tradition de la *nature writing*, sur laquelle s'appuie l'écocritique et qui s'inspire de la façon dont les Nord-Américains représentent leur identité nationale, ne fait pas partie de la tradition littéraire de l'Europe⁹.
- 8 Une dernière raison qui a motivé le choix de l'éco-poétique concerne le peu d'attention que l'écocritique portait aux questions de forme et d'écriture. Les critères du texte environnemental tels qu'ils sont définis par Lawrence Buell¹⁰, un des premiers théoriciens de l'écocritique, sont essentiellement éthiques et thématiques. Comme le font remarquer Blanc, Chartier et Pughe, le texte littéraire était perçu comme un document culturel, historique ou politique. L'écocritique s'inscrivait à l'origine dans les études culturelles et se tournait vers l'engagement écologique au détriment des valeurs esthétiques du texte littéraire reléguées à l'arrière-plan¹¹. L'éco-poétique, plus attentive aux usages littéraires de la nature, devait donc permettre de combler ce manque de curiosité pour la forme.
- 9 La discipline littéraire ainsi définie est aujourd'hui en plein essor. En témoignent les nombreux colloques, thèses, séminaires, projets de recherche et numéros de revue consacrés aux rapports entre littérature et environnement dans la critique francophone¹². À travers ces travaux, les contours de l'éco-poétique continuent encore à s'affiner. Michel Collot a ainsi récemment invité à repenser la méthode : bien que Schoentjes ait déjà montré que « les acquis d'aujourd'hui sont des invitations à se retourner sur les grands moments du passé afin de les revisiter » et « à (re)découvrir une littérature oubliée »¹³, Collot constate que l'éco-poétique continue d'être

caractérisée par une tendance à privilégier la littérature contemporaine. C'est pourquoi il plaide pour une ouverture du corpus aux œuvres du passé tout en prenant en considération le contexte dans lequel ces œuvres sont produites, afin de ne pas commettre d'anachronismes¹⁴.

- 10 Dans ce qui suit, nous analyserons un échantillonnage illustratif d'une littérature environnementale orientée vers la ruralité. Nous montrerons ainsi – sans viser l'exhaustivité – les choix éthiques et thématiques d'une littérature qui est loin d'être monolithique et qui évolue à travers le temps, pour ensuite lier ces enjeux aux choix esthétiques des auteurs.

La littérature environnementale : les enjeux éthiques et thématiques

- 11 Les questions environnementales de notre époque se sont insérées dans la littérature si bien que nous assistons aujourd'hui à la renaissance de la thématique rurale dans le cadre des enjeux écologiques. Aussi est-il aujourd'hui possible de parler d'une littérature environnementale. Pour en retrouver l'origine, il faut remonter aux Trente Glorieuses et à sa critique. Force est toutefois de constater que certains auteurs en font déjà preuve bien avant l'apparition de cette conscience environnementale littéraire.

La naissance d'une littérature environnementale

- 12 Parmi ces antécédents littéraires de l'écologie¹⁵, nous pouvons citer Maria Borrély qui livre à travers *Aube...* (1928) une ode à la sauvegarde de l'environnement naturel de campagne. Dans cet essai, l'autrice reconnaît les conséquences néfastes qu'entraîne l'élevage des moutons destinés à la production de viande, qu'elle considère comme le « fléau de la montagne »¹⁶. Elle pousse le raisonnement jusqu'au bout : « Carnisme, déboisement, infécondité des campagnes, exode vers les villes, suppression de l'artisanat, extension du capitalisme, colonialisme, guerres, sont les aspects différents d'une même calamité »¹⁷. L'alimentation carnée de l'homme nécessite que l'on élève des moutons qui détruisent la végétation sous leurs sabots, ce qui déclenche ensuite une réaction en chaîne aboutissant à la guerre. Même s'il s'agit pour l'autrice d'identifier les causes et les aspects du « problème économique social d'aujourd'hui et de demain »¹⁸, les fondements de la responsabilité environnementale restent perceptibles.
- 13 Borrély n'est pas passée inaperçue auprès de Jean Giono, autre précurseur de l'écologie qui s'interroge sur les rapports entre la nature et les humains à la campagne dès sa *Trilogie de Pan* (1929-1930). En 1953, il écrit *L'Homme qui plantait des arbres* afin de « faire aimer l'arbre ou plus exactement [de] faire aimer à planter des arbres »¹⁹. La nouvelle raconte l'histoire d'un vieux paysan qui à lui seul a pu transformer un site désertique en un paysage verdoyant en renonçant à ses « moutons qui mettaient en péril ses plantations d'arbres »²⁰ et en plantant paisiblement des chênes. De ce fait, Giono espérait mettre en œuvre « une politique de l'arbre »²¹.
- 14 C'est précisément dans les années 1950 que nous voyons paraître un certain nombre de romans qui témoignent d'une sensibilité à la place de l'être humain dans le monde et qui posent concrètement la problématique « écologique » en mettant en avant le respect de l'environnement naturel²². Au cours des décennies de modernisation qui

suivent les traumatismes de la guerre, les rapports que les hommes entretiennent avec la nature se sont fortement transformés. Dans l'essor de cette écologie française, il ne faut d'ailleurs pas nier, Michael Bess le signale, l'impact du destin de la paysannerie française traditionnelle²³. Cette période tragique et déchirante, qui marque un tournant dans la prise de conscience environnementale, a notamment vu, nous le savons, la disparition de la littérature régionaliste allant de pair avec celle de la société rurale. Cependant il faut attendre les années 1970 pour que, sous l'influence du premier choc pétrolier, la conscience environnementale se réveille et investisse la littérature. Dès lors se met en place une littérature environnementale à proprement parler, divisée en trois catégories que nous empruntons à Schoentjes²⁴.

La littérature verte

- 15 Le goût de la littérature pour l'environnement se manifeste d'abord à travers une « littérature verte »²⁵, c'est-à-dire à travers des ouvrages qui accordent une place importante, voire centrale, à la nature – essentiellement campagnarde – qu'ils font (re)surgir.
- 16 Dans les années 1970, les jeunes, déçus de la vie citadine et touchés par les catastrophes pétrolières, partent à la recherche d'un autre mode de vie. Ils quittent les grandes villes pour s'installer à la campagne qui était précisément en train de se vider de ses habitants. Ce mouvement du « retour à la nature » trouve son écho dans la littérature de l'époque qui interroge le rapport homme-nature. Ainsi, les protagonistes de *Bambois, la vie verte* (1973) choisissent de leur plein gré de se retirer en milieu rural, dans un espace alors marginalisé par les élites intellectuelles, qui leur sert de refuge loin du capitalisme et de la société de consommation. À travers le récit de leur quotidien en tant qu'éleveurs de moutons et de tisserands, Claudie Hunzinger suit l'exemple de *Walden* d'Henry D. Thoreau (1854) et retrace sa propre expérience « passée dans la familiarité des bêtes et le rythme des saisons »²⁶ pour s'appesantir sur une façon de vivre relativement solitaire, au plus près de la nature. Si l'histoire fait écho à l'héritage pastoral, elle se garde toutefois de tomber dans l'idéalisation : « la vie paysanne est belle dans sa simplicité », mais « ce n'est pas la poésie imaginaire des citadins ». Au contraire, « c'est une méchante bagarre où il faut mettre toute sa force »²⁷.
- 17 Là où *Bambois* témoigne encore d'une « peur de devenir [...] un vrai paysan »²⁸, la saga des Vialhe (1979-1998) de Claude Michelet défend à cette même époque la civilisation rurale. Pilier de l'École de Brive qui prolonge la tradition régionaliste, l'auteur y écrit avec empathie l'histoire d'une famille de paysans français et fait ainsi le récit des changements du paysage rural du XX^e siècle qui donnent lieu à de nouvelles gestions de l'espace semant la discorde entre générations. Le territoire de Pierre-Édouard, qui s'épanouissait devant « la beauté du paysage »²⁹ est d'abord repris par Jacques, dernier représentant de la terre, qui subit plutôt qu'il n'accepte les évolutions productivistes. Si la terre « devenait d'année en année incapable de nourrir ceux qui l'entretenaient pourtant de mieux en mieux »³⁰, Dominique, le fils de Jacques, s'inscrit résolument dans la modernité comme ingénieur agronome au service d'une multinationale. Quoique le jeune homme souhaite plus tard retourner à la terre et à l'agriculture traditionnelle, il estime ne pas avoir « la naïveté de rêver à l'impossible »³¹ : il ne peut pas renouer avec un monde en cours d'effacement.

- 18 Très différent des écrivains associés à l'École de Brive, mais tout aussi enraciné dans son pays, Pierre Bergounioux prend en 1996 également acte de la fin du monde rural sous sa forme traditionnelle, et ce à travers la mémoire d'une famille paysanne : « Il n'est plus possible, après 1920, de vivre comme a fait Miette et, avant elle, depuis trois millénaires, ceux qui se sont succédé à la place qu'elle occupe. Il a fallu acheter des machines »³². Dans *Miette*, l'auteur incontournable de la littérature contemporaine restitue la vie de ceux qui habitaient la campagne comme les derniers descendants directs du Néolithique. Alors que la société corrézienne vivant au contact de la nature disparaît, la terre s'émancipe toutefois grâce au reboisement : finalement de jeunes arbres « s'étaient détachés de la terre, de [Baptiste] (c'est pareil) pour mener la vie indépendante, hautaine et séculaire des forêts »³³.
- 19 On voit apparaître une nouvelle curiosité mêlée de sympathie pour la ruralité dans une littérature moderne qui ne cède pas à l'idéalisation passiste du roman régionaliste. En témoigne aussi l'œuvre de Jean-Loup Trassard. Dans *Dormance* (2000), l'écrivain majeur de la nature et du monde agricole, retourne volontiers au Néolithique pour esquisser les débuts de l'élevage. Au moment où « cette campagne [...] menace par instants de s'effacer »³⁴, Trassard choisit de mettre en scène un narrateur faisant ressurgir des personnages préhistoriques qui habitaient autrefois son espace rural. Si le narrateur montre ainsi certaines continuités, il reconnaît avoir une « envie de rejoindre les nomades » et annonce que « cette marche, en apparence vers l'arrière, était un avenir »³⁵. L'auteur valorise de la sorte le comportement du néolithique honorant l'interconnectivité de tous les éléments reliés par des relations d'équilibre. Si l'homme chassait, il ne tuait des animaux que pour survivre et jamais sans leur rendre le respect qui leur était dû :
- Si les marques du respect, l'explication de son sacrifice, n'étaient pas offertes à ce jeune mâle dans le moment où il ferme les yeux, *son âme - parcelle de vie à lui prêtée qui s'enfuit invisible entre les feuilles* - son âme risquerait de les suivre au retour pour chercher noise à l'un d'entre eux, au plus faible peut-être, qui vient de naître³⁶.
- 20 Trassard exprime de nouveau une volonté de retourner à une cohabitation harmonieuse avec l'environnement dans *L'Homme des Haies* (2012). Un vieux paysan s'y remémore des anciens usages d'un monde voué à s'effondrer sous les effets conjugués du progrès moderne qu'acceptent volontiers son fils et les autres jeunes : tandis que, jadis, les paysans se servaient d'outils pour effectuer un travail manuel, à proximité de la faune et de la flore, la nouvelle génération fait appel à la facilité des machines pour mener à bien leurs activités agricoles à plus grande échelle. Par conséquent, elle perd le contact direct avec la nature et la capacité à « sentir l'herbe coupée, le jus de l'herbe »³⁷. Le souffle des juments dans le silence du paysage naturel est supplanté par le vacarme du moteur du tracteur. Munis des instruments techniques, les jeunes « s'en foutaient » du rythme de la nature car « [le tracteur] se laboure tranquillement »³⁸. Ils ne veulent s'assurer que d'une chose, « que l'argent rentre »³⁹ : le maïs, facile à cultiver, gagne du terrain au détriment d'autres cultures telles que les choux, ce qui est désavantageux pour la survivance de certaines espèces animales.
- 21 Ces dernières décennies, on a ainsi assisté au développement d'une littérature verte qui met en avant une vie rurale au rythme de la nature, une agriculture respectueuse du vivant qui produit sans nuire à l'environnement et aux animaux. Les questions touchant à la place des animaux, acteurs primordiaux de la société rurale, se posent notamment dans *Glaise* (2017) où Franck Bouysse revisite la Première Guerre mondiale

pour dresser le portrait de la vie à la campagne lorsque celle-ci est privée de ses hommes valides. Les temps de crise sont de nature à faire réfléchir sur nos relations avec le monde vivant. Comme le démontre Alain Romestaing, la Grande Guerre donne lieu à une « nouvelle fraternité entre créatures pareillement envoyées à la boucherie ou [à un] bouleversement catastrophique d'une immémoriale domination des humains sur les animaux domestiques »⁴⁰. On ne doit donc pas s'étonner que Bouysse montre des personnages qui reconsidèrent leurs rapports avec les animaux. Le passage suivant, au sujet d'une mule, révèle une volonté d'attribuer des pensées et des émotions (humaines) aux animaux : « Je crois qu'y a plus de bon sens dans son regard, que dans celui de pas mal de gens que je connais. Des fois, j'aimerais bien qu'elle me raconte comment elle voit les choses avec ses yeux à elle. [...] C'est idiot, mais je voudrais savoir si elle est heureuse »⁴¹.

- 22 Hunzinger, quant à elle, a repris son exploration d'un mode de vie différent, plus simple, à la campagne, pour se concentrer davantage sur les menaces qui pèsent sur les animaux sauvages dont elle partage le territoire dans *Les Grands Cerfs* (2019). La narratrice, « dans l'impossibilité de comprendre le besoin de domination qui pousse les adjudicataires à tirer des bêtes »⁴², questionne les frontières posées entre les hommes et les animaux en soulignant leurs ressemblances : « Les bêtes ne sont-elles pas une extension de nous-mêmes ? Ne nageons-nous pas, ne volons-nous pas, ne bondissons-nous pas grâce à elles ? »⁴³ En cherchant une connivence avec ces animaux, menacés par les chasseurs avides de sang, le texte lance un appel d'avertissement : « Il me semblait entendre s'élever de la terre un immense Office des morts. Que personne n'entendait »⁴⁴.
- 23 Le thème du « retour à la terre », que Hunzinger aborde depuis les années 1970, a récemment été réactualisé par Joncour qui se sert dans *Chaleur humaine* des circonstances particulières de l'année 2020 pour ramener les membres de la famille Fabrier à la campagne et pour (re)valoriser la nature campagnarde. Tout en rappelant la responsabilité de l'homme dans le déclin de la nature – « les arbres sont sur terre depuis mille fois plus longtemps que les humains, et pourtant ils commencent tous à souffrir des activités des hommes, bien plus que les humains eux-mêmes »⁴⁵ – l'auteur démontre la vivacité de la France rurale lorsque la crise sanitaire éclate : « Alors que partout la vie s'arrêtait [...], il n'empêche qu'aux Bertranges le dehors reprenait vie »⁴⁶. D'une part le roman souligne la petitesse de l'homme face aux forces de la nature et célèbre le triomphe de celle-ci, reprenant ses droits sur l'humain : « Depuis des décennies on n'avait pas vu cela, [...] la Terre se libérait, comme au Moyen Âge lorsque la peste noire avait restitué des millions d'hectares de culture à la nature sauvage en tuant un tiers de l'humanité »⁴⁷. D'autre part, la campagne apparaît comme un refuge pendant la pandémie.
- 24 Toutefois, le monde rural actuel est loin d'être représenté comme un sanctuaire pour les ruraux de souche. Royer s'inspire dans *Pleine Terre* d'un fait réel pour raconter l'histoire fictive d'un petit paysan qui se voit forcé d'entreprendre une cavale pour échapper au système agricole productiviste et aux contraintes administratives que celui-ci impose à lui, à ses collègues et à leur bétail. Sa fuite le conduit au cœur de la nature libre d'intervention humaine où il retrouve sa capacité d'émerveillement :
- Il regarda autour de lui, s'étonna de tant de beauté. Les mélèzes levaient vers le ciel leurs troncs gris dont l'écorce, sur la partie la plus haute, se teintait de reflets brunâtres. [...] Un soupir émerveillé se forma sur ses lèvres et il pria pour qu'un tel

ordonancement ne soit jamais perturbé par la convoitise des hommes qui toujours s'entêtent à détruire ce qu'il y a de plus beau⁴⁸.

- 25 Royer promeut un rapport harmonieux avec l'environnement tout en critiquant la modernité, prenant par là ouvertement la défense des ruraux. De la même manière Fottorino n'hésite pas à épouser la perspective des paysans « pour brosser le tableau d'un monde qui ne veut pas mourir »⁴⁹. Dans *Mohican* l'auteur reprend le *topos* du conflit entre jeunes et vieux agriculteurs, mais inverse les points de vue tels qu'ils sont présentés par Michelet et Trassard. À une époque où le réchauffement climatique fait la loi, le père, Brun, appartient à la génération qui s'extasiait devant les innovations issues du progrès, comme les pesticides, alors que son fils, Mo, « [n]ourri d'écologie autant que d'agronomie, [est] sensible aux paysages, aux cours d'eau et à la faune sauvage ». Ainsi, Mo « voyait d'abord le beau là où Brun voyait le rendement et l'argent pour rembourser les crédits »⁵⁰. Tandis que Mo lutte contre « la dévégétalisation des surfaces à bâtir »⁵¹, Brun est pour l'implantation des éoliennes afin de sauver sa ferme.

De la littérature marron à la littérature de l'écologie militante

- 26 Même si Mo et Brun sont motivés par des perspectives différentes, à savoir la beauté et l'utilité de la nature, ces relations émergent toutes les deux dans le cadre d'une certaine mise en valeur de l'environnement naturel. Au thème de la nature s'ajoutent dans *Mohican* la pollution et un certain activisme écologique. D'une part, l'ouvrage donne raison à Mo lorsque celui-ci qualifie l'intégralité des substances chimiques utilisées en agriculture de « poison »⁵². Les produits phytosanitaires peuvent être favorables à la productivité, mais ils sont aussi accusés d'être à l'origine du cancer des parents de Mo. D'autre part, Mo va jusqu'à faire exploser une éolienne afin de préserver la végétation.
- 27 Si les questions de la dégradation de l'environnement et celles de l'engagement écologique se sont longtemps peu posées en littérature, elles s'invitent ces dernières années progressivement au cœur d'une littérature marron et d'une littérature de l'écologie militante qui disent une solidarité avec les humains, les animaux et les végétaux.

La littérature marron

- 28 Dans la littérature dite « marron »⁵³, les textes font résonner les atteintes à l'environnement. Plutôt que la nature du monde concret, cette littérature regarde du côté de la destruction des paysages, des différents types de pollution, de l'épuisement des ressources naturelles ainsi que du risque de disparition de nombreuses espèces et du réchauffement climatique qui s'ensuivent. Même si ces sujets apparaissent depuis les années 1970, cette littérature s'est surtout développée ultérieurement.
- 29 Nous retiendrons toutefois un ouvrage publié en 1972, l'année de la Conférence de Stockholm, qui se montre soucieux de rendre visible l'impact de la pollution. Dans *Le Présage*, Pierre Gascar⁵⁴ s'inquiète de la disparition des lichens, qu'il perçoit comme un présage de « la mort de la planète »⁵⁵. Une de ses réflexions est consacrée aux conséquences néfastes de la pollution atmosphérique pour tous ceux impliqués dans l'élevage des rennes des régions boréales. Ces animaux souffrent de la diminution des lichens, qui sont en plus pollués par la radioactivité de l'atmosphère. Comme la viande

issue de ces animaux entre dans la chaîne alimentaire, l'auteur s'attend à d'immenses troubles de santé.

- 30 Parmi les autres écrits de Gascar, *La Friche* (1993) s'inscrit au premier abord dans la perspective de la littérature verte. Elle esquisse l'exode des citadins qui repeuplent la campagne pour jouir de la beauté de la nature. Néanmoins, les retrouvailles avec la nature amènent le narrateur à comprendre que « divers faits écologiques ressemblant à première vue à des prodiges, des mystères se produisaient en chaîne et affectaient définitivement la nature »⁵⁶. La disparition des espèces d'oiseaux est ainsi identifiée comme « la première manifestation d'un phénomène écologique déjà patent dans des régions voisines »⁵⁷. Le chapitre final révèle alors le véritable message du texte. D'après le narrateur, la symbiose des groupes humains divers, qui s'est produite dans le village du récit, prévaudra bientôt dans le monde puisque la pollution neutralise les différences qui nous séparent :

Les émanations dégagées par une industrie, les risques de radioactivité représentés par la proximité d'une centrale atomique, l'emploi d'engrais chimiques pouvant provoquer la pollution des eaux, les gigantesques travaux qui détruisent les panoramas exposent désormais aux mêmes nuisances physiques ou morales de vastes ensembles de populations⁵⁸.

- 31 Les textes plaçant des paysages proprement toxiques au centre de leurs propos sont plus récents. La majorité de ces intrigues se déroulent à l'étranger, car il est toujours plus facile de critiquer ce qui est éloigné de nos responsabilités. Cependant quelques romans situent leur action dans l'Hexagone. C'est le cas de *La Malchimie* qui montre les dommages causés par l'agriculture industrielle. Bienne y narre l'histoire de son frère, un ouvrier agricole décédé d'un cancer dû aux produits chimiques qu'il appliquait à ses champs « contre les maladies, pour les rendements, la propreté »⁵⁹.
- 32 Reconnaisant ouvertement le rapport de cause à effet entre les produits phytosanitaires et la maladie affectant les agriculteurs, l'autrice prend le parti de dénoncer « le mensonge américain dans toute son arrogance »⁶⁰, c'est-à-dire l'ignorance dans laquelle les grandes et riches firmes de l'agrochimie telles que Bayer, Monsanto, Syngenta et BASF tenaient les petits paysans : « Ainsi, le progrès n'aiderait pas l'homme. Personne ne lui a appris cela pendant ses cours de formation agricole, bien au contraire. [...] des propositions séduisantes et concrètes. Le progrès, c'était la Science, on ne resterait pas à la traîne, on serait modernes »⁶¹.
- 33 Les effets nuisibles ne se limitent pourtant pas aux humains et Bienne n'oublie pas d'alerter sur le fait que la pollution afflige aussi la faune et la flore : « Et s'il y a des victimes parmi les hommes, il y en a plus encore chez les animaux. Quant aux sols et à l'eau... Si vous saviez à quelle dose les Chinois, par exemple, les utilisent... C'est de la folie. Ils ont perdu 20 % de leurs terres arables »⁶². L'environnement s'appauvrit et désormais « [r]ien ne prouve plus qu'on a été dans l'herbe avec les bêtes sous le saule »⁶³.

La littérature de l'écologie militante

- 34 La littérature militante, regroupant des ouvrages engagés au profit d'une cause écologique, constitue la catégorie la plus récente. Il y a dix ans, nous voyons paraître ce qui pourrait être considéré comme le premier texte de ce genre : *Le Règne du vivant* (2014) d'Alice Ferney s'inspire du célèbre fondateur de l'ONG *Sea Shepherd*, le capitaine Watson, pour esquisser le portrait d'un activiste extrémiste, prêt à tout sacrifier pour la

défense de la faune marine. Aujourd'hui, les romans présentant des personnages qui choisissent la désobéissance civile (non) violente face à l'inaction de la société se multiplient. Quelques-uns prennent notamment la campagne pour cadre.

35 Dans *Le Premier Combat*, Bichet donne la parole aux habitants fictifs d'un village situé dans la vallée de l'Ennuye que « le dérèglement climatique [...] touche davantage car [ils] travail[ent] souvent dehors, sans clim, sans aide, sans ombrage... »⁶⁴. Leur protestation prend d'abord une forme pacifiste. En revendiquant « la lenteur »⁶⁵ et une reconnexion avec le rythme de la nature, les habitants sont parvenus à une autre façon de vivre, presque utopique, qui permet d'atteindre une autonomie énergétique et alimentaire, sans recourir aux pesticides ou aux engrais de synthèse. Or, après une série d'événements, comme un accident mystérieux à la centrale nucléaire, la population n'exclut plus la voie de la violence qui est initiée par les jeunes : un incendie possiblement d'origine criminelle, ainsi que des attentats et des sabotages visant des biens matériels se succèdent. Las de se battre en vain pour un monde plus écologique, les habitants estiment que la solution ne peut passer que par une dictature démocratiquement consentie.

36 Dans une certaine mesure, Koenig partage la conviction de Bichet que la jeunesse montre la voie et détient le pouvoir de faire bouger les choses. *Humus* met en scène deux étudiants en agronomie qui espèrent préserver le monde en sauvant le sol par la réintroduction des vers de terre. Plus qu'éveiller la conscience, ils souhaitent résoudre le problème de la biodiversité en prenant les choses en main. Après plusieurs échecs, l'un d'eux bascule dans l'extrémisme et rejoint les militants d'*Extinction Revolution* selon qui « les gentilles révolutions d'aujourd'hui [...] sont vouées à l'échec »⁶⁶. Leur engagement mène finalement à une action de sabotage mondial, consistant à détruire toutes les sources d'énergie, y compris les énergies renouvelables, dans une tentative violente de saisir le pouvoir :

Nous venons venger les abeilles, les papillons, les vers de terre. Nous venons détruire leurs routes, leurs antennes, leurs usines. Nous venons sauver l'humanité en nous et la nature autour de nous. Aujourd'hui, nous quittons l'anthropocène ! Aujourd'hui, nous rendons la France au sol qui la porte ! [...] [*Cette révolution ne réussira ni avec des bulletins de vote ni avec des fleurs. Nous n'avons plus le temps de plaire ni de convaincre*]⁶⁷.

37 L'approche des « Extinctionnistes » se veut utopique, mais aboutit à une anti-utopie. Leur violence n'a pas de limites. En prenant en compte la perspective antispéciste, les militants ne tremblent pas devant des pertes humaines des deux côtés : « La vie humaine ne doit pas être sacralisée ; elle compte tout autant et tout aussi peu que celle des fourmis »⁶⁸.

38 Que la violence s'inscrive volontiers dans la littérature militante se dégage d'ailleurs également de *Règne animal* (2016). Contrairement aux romans précédents, ce livre ne présente pas des activistes qui se lancent avec vigueur dans la défense d'une cause environnementale. Nous l'abordons toutefois ici en raison de l'influence sous-jacente du militantisme de son auteur. Même si Jean-Baptiste Del Amo n'a jamais considéré son activité d'écrivain comme un travail militant, il reconnaît que son engagement au sein de L214 n'est pas sans effet sur son écriture⁶⁹. *Règne animal* brosse ainsi le tableau du monde paysan du XX^e siècle, du quotidien des hommes et des animaux et de la cruauté dont ils sont tous les deux victimes :

Ils ont fabriqué des êtres énormes et fragiles à la fois, et qui n'ont même pas de vie sinon les cent-quatre-vingt-deux jours passés à végéter dans la pénombre de la

porcherie, un cœur et des poumons dans le seul but de battre et d'oxygéner leur sang afin de produire toujours plus de viande maigre propre à la consommation⁷⁰.

- 39 Tous ces exemples illustrent que, depuis l'émergence de la littérature environnementale jusqu'à nos jours, on évolue vers une revalorisation de la nature campagnarde sans tomber dans l'idéalisation. Si les romanciers contemporains sont loin de se moquer du milieu rural, ils ne restent pas non plus aveugles à la misère qui y sévit. À une époque où notre rapport avec la nature nous préoccupe, une nouvelle empathie s'est ainsi créée par et pour les néo-ruraux qui aspirent à une vie plus simple au contact de la nature, pour l'environnement naturel de campagne, pour les agriculteurs qui doivent faire face aux enjeux économiques, administratifs et climatiques et pour les animaux qui subissent des actes de maltraitance.

Écrire la nature : accents esthétiques

- 40 Il serait impossible de faire ici l'inventaire détaillé de toutes les pratiques d'écriture favorisées par la littérature environnementale tournée vers la campagne. Dans les limites de cet article, nous nous limiterons à commenter quelques-unes des figures que les romanciers ont privilégiées pour exprimer et éveiller cette nouvelle empathie envers la nature campagnarde, les animaux et les gens de la terre au niveau de l'écriture.
- 41 Les écrivains recourent souvent à des tournures métaphoriques. La ferme de la Bourse Noire dont personne ne voulait et dans laquelle s'installe le couple de *Bambois* est ainsi à plusieurs reprises comparée à « un nid ». L'emploi de cette image lyrique s'explique en premier lieu par l'emplacement du toit, au même niveau que les cimes des arbres. Or, elle évoque également le confort d'un lieu de chaleur et d'affection où l'on trouve refuge. Ainsi, ce n'est pas un hasard s'il est plus précisément question du « nid d'amour »⁷¹ du couple. Dans un passage encore plus explicite, il est clairement suggéré que la ferme fait partie du monde naturel environnant, qui est valorisé en tant qu'endroit protecteur où les citadins trouvent un abri loin de la société moderne, et ce malgré les conditions sanitaires défavorables : « la ferme ressemble à un nid, à une coquille de noix, à un refuge »⁷². L'idée d'harmonie avec la nature que Hunzinger aussi bien que les protagonistes de *Bambois* et des *Grands Cerfs* espèrent retrouver, se dévoile lorsque les personnages, bien plus que de se comparer, s'identifient respectivement à un lieu naturel et à un animal : « À Bambois, je suis Bambois. Je suis paysage »⁷³, « Je suis le lièvre. Je suis la bécasse. Je suis le cerf. »⁷⁴ Ces fusions poétiques, animalisant ou « naturalisant » les humains, brouillent les frontières entre les entités et immergent les personnages humains dans une osmose avec la nature et les animaux.
- 42 De même, *Dormance* opère une identification entre les animaux et les humains lorsque l'homme préhistorique établit une connivence avec les aurochs en recherchant spontanément le contact avec un veau : « Gaur s'approche du veau endormi et demeure contre lui, écoute presque *partage* le souffle paisible [...] Si près du pelage fauve Gaur l'imagine sien, et que le lait d'aurochs lui a donné *ces sabots de corne translucide, ces courtes boucles sur le front* »⁷⁵. Tout proche du jeune animal, Gaur s'imagine être un auroch, comme si un lien invisible l'unissait à cette espèce. Dans la suite, l'homme continue d'être présenté sous les traits d'un animal : « Le veau [...] voit *un animal couché, une patte* entre ses pattes [...] il laisse *une autre patte* gratter son front »⁷⁶. En tant que membre de la communauté animale, Gaur vient au secours des animaux qu'il considère

comme ses frères et « sœur[s] »⁷⁷. La parenté avec les animaux conduit à réclamer la reconnaissance ainsi que la protection pour les bêtes. C'est ce que concrétise le narrateur de *Mohican* quand celui-ci remet en question la boucherie des chevaux en présentant ceux-ci comme nos frères, nos amis, voire des êtres doués de toutes les perfections : « Qui aurait eu l'idée d'abattre un frère, un ami, un ange ? »⁷⁸.

- 43 Les petits paysans d'aujourd'hui sont, quant à eux, parfois animalisés afin de mieux faire comprendre la proximité entre les habitants de la ferme, tous des animaux maltraités par le monde moderne. Dans *Pleine Terre*, les paysans désespérés ou décédés se trouvent comparés à des bêtes tuées. Le protagoniste traqué « était comme une poule qui aurait trouvé un couteau »⁷⁹ alors qu'un de ses collègues est retrouvé « flottant au milieu des excréments. Crevé, [...] ils l'ont laissé crever *comme une bête* »⁸⁰. Cette construction introduite par « comme » est reprise au moment où le paysan en cavale est, à l'instar des animaux, comparé à un messie : « mon frère *comme une bête*, comme un Christ »⁸¹. Les éleveurs et leur bétail sont tous des êtres innocents sacrifiés sur l'autel de l'administration qui ne peuvent, par conséquent, qu'inspirer de la pitié.
- 44 La fusion de l'humain dans la nature est également présente dans *Le Premier Combat* où le narrateur explique que l'« on devient la nature qui se défend elle-même »⁸². Outre la « naturalisation » de l'humain, cette citation illustre dans un deuxième temps la personnification de l'environnement. La nature se voit attribuer le statut d'un véritable personnage avec des caractéristiques humaines. Bichet note encore que « la nature n'attend pas. Elle a ses rythmes et ses droits. Vouloir la conquérir revient à la ravager »⁸³. Dans *Chaleur humaine*, l'anthropomorphisation est mise au service de la même vision. Selon le père de la famille Fabrier, « la nature donnait le rythme, il suffisait de l'épouser »⁸⁴. Dans les deux romans, la nature propose donc un tempo auquel se soumettent les paysans. Ceux qui ne suivent pas ce rythme doivent faire face à la puissance de l'environnement naturel. C'est ce que fait entendre Joncour lorsqu'il présente la possibilité d'envisager la Covid-19 comme une punition de la nature contre ceux qui la détruisent : « la nature s'attaquait aux humains »⁸⁵. Autrement dit, la colère de la nature se déchaîne contre les humains dans un acte de vengeance.
- 45 On note que la personnification de la nature présente dans la trilogie de Giono fait son retour dans les romans contemporains pour exprimer, une nouvelle fois, une conception animiste de la nature. Si la colline du premier roman de la *Trilogie de Pan* apparaît comme « une grande force méchante », il convient de rappeler qu'elle est avant tout et surtout « vivante »⁸⁶ : « C'est donc tout vivant ? [...] Alors [on] ne peut plus lever le doigt sans faire couler des ruisseaux de douleur »⁸⁷. Tous les éléments de la nature sont présentés comme des êtres vivants et vulnérables. Leur capacité de souffrir impose à l'humain le respect de leurs droits. De la même manière, Hunzinger personnifie le paysage de Bambois qui, mutilé, hurle de douleur : « Curieux remembrement qui a pour effet immédiat de mutiler tous les membres du paysage [...] Bambois hurle tous les jours, et je n'y peux rien »⁸⁸. L'anthropomorphisation nous conduit à considérer la nature comme une victime de la modernisation, au même titre que les humains, en particulier les paysans. Ainsi, Royer rapproche la planète de son héros tragique et des « frères de terre » de celui-ci, tous épuisés : « Notre planète est comme moi, comme nous tous : elle est fatiguée »⁸⁹.
- 46 Les animaux font eux aussi l'objet des pratiques de personnification et d'humanisation. C'est notamment le cas dans *Glaise* où les paysans personnifient les animaux en reconnaissant que ceux-ci peuvent penser et éprouver des sentiments autant que les

humains. Outre l'exemple, déjà cité, de la mule, nous citons ci-dessous les questions posées par un jeune paysan avant que son ami tue des chiots : « Tu crois qu[e la chienne] sait ce qui va se passer, maintenant ? [...] D'où ça leur vient, cette tristesse, à ton avis ? »⁹⁰ Nous repérons ce même procédé dans *L'Homme des haies* où le vieux paysan se souvenant de sa dernière partie de chasse confère au lapin la faculté de ressentir des émotions : « J'ai vu sa peur. [...] son œil... je me fais cette idée-là, me suppliait, quoi »⁹¹. Dans son monologue, l'homme insiste sur la ressemblance de sa proie avec un enfant : « il tourne la tête contre terre et met sa patte gauche, la patte avant, juste comme un gosse met son bras pour ne pas r'cieuva eune paffe »⁹². La proximité ainsi mise en évidence permet au lecteur de s'identifier à l'animal et de découvrir l'agressivité exercée par les chasseurs, ce qui ne peut qu'amener à réfléchir à la souffrance des bêtes et à développer un sentiment de compassion. C'est précisément la conscience de cette ressemblance qui rend au paysan son humanité : depuis, il n'a plus jamais chassé.

47 D'une façon semblable, Hunzinger recourt à l'analogie pour évoquer l'écœurement que produit l'exploitation de la vie sauvage réalisée par la chasse. La narratrice décrit l'image d'une cabane d'approvisionnement, retrouvée sur Internet, en établissant un parallèle avec la chambre interdite de Barbe-Bleue remplie de cadavres de femmes : « le plancher est tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang se mirent les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs »⁹³. L'autrice montre ainsi les similitudes entre les corps d'animaux morts et les dépouilles de femmes, et met en avant le caractère épouvantable de la scène. Comme le fait le Net, elle juxtapose « des images qui se ressemblent sans hiérarchie [...] »⁹⁴. Elle explicite d'ailleurs le rapprochement qu'Internet réalise entre l'image de la boucherie, d'une part, et le tableau *Le Christ aux outrages*, d'autre part : la peinture « dévoilait les mêmes corps musclés, nus, la même verticalité lumineuse dans la pénombre »⁹⁵. Ces ressemblances confèrent à la chambre froide « un rayonnement sacré. Insoutenable cependant »⁹⁶.

48 Il n'y a toutefois pas que des énoncés métaphoriques pour susciter le dégoût face aux violences subies par les bêtes et développer de la sorte l'empathie du lecteur envers les animaux souffrants. Hunzinger opte également pour un énoncé littéral qui dépeint, avec horreur, les animaux assassinés : « des corps nus, serrés les uns contre les autres, suspendus à des crochets, une douzaine, peut-être davantage, des corps minces et musclés, aux fines attaches, de longs corps fuselés, nacrés, terriblement pâles, qu'on avait éventrés, vidés de leurs entrailles et décapités »⁹⁷. Ce registre naturaliste caractérise aussi l'écriture dans *Règne animal* où un sentiment de répugnance se dégage du lexique pessimiste, sombre et mélancolique. Les descriptions des pratiques barbares des abattoirs n'y ont droit à aucun adoucissement. Del Amo pousse la violence jusqu'à l'extrême limite :

Il faut entraver la bête qui se débat en une dernière tentative de survie, puis la frapper à l'aide d'une massue, à de multiples reprises, jusqu'à dessouder les os de son crâne, réduire en bouillie le cerveau qui jaillit par l'oreille lorsque l'animal tombe sur le flanc et meurt en convulsant sur un lit de boyaux encore chauds⁹⁸.

49 Les choix lexicaux peuvent traduire une volonté de s'opposer aux atteintes portées au paysage rural, aux paysans et aux animaux du pays, et éveiller la répulsion du lecteur. Royer dénonce l'aspect destructeur des logiques productivistes de l'agriculture moderne en développant la métaphore filée de la guerre, une image négative qui implique surtout l'agression de l'adversaire. S'il s'agit à plusieurs reprises d'un « combat », celui-ci se déroule entre parties inégales. Les petits agriculteurs sont

victimes d'une « hécatombe qui sévissait parmi les frères d'armes »⁹⁹. Observons que ces compagnons de bataille proviennent également du règne animal : « on le [le bétail] fusillait au milieu des champs comme un bataillon de déserteurs, des traîtres à la cause de la sacro-sainte traçabilité qui incarnaient le déshonneur de la nation »¹⁰⁰.

- 50 Dans *L'Appel des engoulevants*, la direction de Mondagri est représentée à l'aide de noms d'animaux prédateurs qui évoquent l'avidité au sens figuré : « requins qui géraient Mondagri » - « les vautours de Mondagri »¹⁰¹. L'entreprise rappelle par son nom et par ses actions le groupe Monsanto, qui fait l'objet de la critique dans *La Malchimie*. Les firmes d'agrochimie y sont associées aux démons et à l'enfer : « Monsanto Méphisto, Bayer l'enfer »¹⁰². Ce sont des êtres monstrueux, « des ogres », qui « sèment le mal » et transforment « les champs de blé et de pommes de terre [...] [en] champs de bataille »¹⁰³. Tout ce qui a trait à l'industrie chimique respire en fait la maladie et la mort. Ceci ressort clairement de l'étymologie du mot « pesticide » dont le narrateur explicite la racine partagée avec « peste » en rapprochant les deux mots : « la peste soit des pesticides »¹⁰⁴. Bienne renforce davantage ses propos en mettant avant les paradoxes qui caractérisent notre société et dont se nourrit l'ironie. Elle constate combien il est ironique que « le traitement chimique [...], les “poisons injectés pour prolonger [l]a vie” [aient] été à l'origine de [l]a leucémie »¹⁰⁵ de son frère et de bien d'autres.
- 51 L'ironie peut exprimer le mépris pour la société moderne qui vit au dépens des producteurs directs et susciter de cette façon une grande empathie pour les paysans. Dans *Mohican*, le narrateur rapproche le tracteur d'une arme nucléaire destructrice par le biais du nom donné à la machine agricole : « Nul n'avait réalisé que *Little Boy* était le nom donné à la bombe atomique lâchée sur Hiroshima par les mêmes Américains »¹⁰⁶. Dans cette comparaison extrême se déploie l'ironie dramatique : sans en prendre conscience, les paysans étaient dès le début voués à l'échec. C'est ainsi que Fottorino souligne la tragédie vécue à la campagne.
- 52 De même, une ironie parfois grinçante et pessimiste traverse le récit de Koenig. Après la mort d'Arthur, devenu extrémiste en raison de l'insuccès de ses innombrables tentatives de donner un second souffle au sol de façon authentique, ses amis assistent à la régénération naturelle, spontanée de la nature de son terrain : « La terre était noire et brillante. Elle dégageait une odeur de sous-bois capiteuse. Dans une des mottes qu'il dégageait, Kevin remarqua une belle troupe d'anéciques, grouillants et humides, en pleine forme »¹⁰⁷. Un certain cynisme plane au-dessus de la scène. Toutefois, Koenig laisse percer, sous l'ironie, une affection portée au personnage qui a sacrifié sa vie. Il termine son roman par une note d'espoir car « Arthur avait bien réussi son coup »¹⁰⁸ et assure la poursuite de sa révolution en donnant son corps à l'humusation.
- 53 Cette analyse écopoétique fournit un panorama forcément incomplet, mais néanmoins représentatif, du vaste champ que constitue la littérature contemporaine de la ruralité. Parallèlement au développement des textes environnementaux, l'espace rural et ses habitants se libèrent du regard méprisant et du discours marginalisant qui pouvaient encore peser sur eux dans les années 1970. Progressivement, ils acquièrent une nouvelle légitimité dans le champ littéraire non régionaliste.
- 54 Plusieurs ouvrages étudiés font preuve d'une sympathie pour le mouvement néo-rural, renouant avec un mode de vie au contact de la nature. La campagne apparaît ainsi comme un espace de refuge désiré contre les contraintes de la modernité. Toutefois, elle ne fait pas l'objet d'une idéalisation. Outre les conditions difficiles de la vie rurale

mise en avant dès les premiers témoignages des néo-ruraux, les écritures récentes dépeignent la nature campagnarde, les animaux ainsi que les petits agriculteurs comme des victimes, payant en premier les conséquences de la société de consommation moderne. La littérature environnementale favorise ainsi l'empathie du lecteur à l'égard d'un monde paysan plus respectueux des espaces naturels et des animaux de la campagne. Pour ce faire, elle recourt notamment aux figures de l'analogie et de l'ironie, en passant ou non par l'expression de la répulsion devant la violence qui frappe le monde rural depuis la mécanisation agricole.

BIBLIOGRAPHIE

- BERGOUNIOUX, Pierre. *Miette*. Paris : Gallimard, 1995.
- BESS, Michael. *La France vert clair. Écologie et modernité technologique 1960-2000*. Seyssel : Champ Vallon, 2003.
- BICHET, Yves. *Le Premier Combat*. Paris : Le Pommier, 2023.
- BIENNE, Gisèle. *La Malchimie*. Paris : Actes Sud, 2019.
- BLANC, Nathalie, CHARTIER, Denis & PUGHE, Thomas. « Littérature et écologie : vers une éco-poétique ». *Écologie et politique*, 36 (2008), p. 15-28.
- BORRÉLY, Maria. *Aube...* Cagnes-sur-mer : L'Imprimerie Nouvelle, 1928.
- BOUYASSE, Franck. *Glaise*. Paris : La Manufacture des livres, 2017.
- CLAVARON, Yves. *Éc(h)ographies d'une terre dérégulée. Petit traité d'écocritique*. Paris : Kimé, 2023.
- COLLOT, Michel. *Un nouveau sentiment de la nature*. Paris : Corti, 2022.
- DEL AMO, Jean-Baptiste. *Règne animal*. Paris : Gallimard, 2016.
- FAMILLES RURALES. *Plan « France ruralités » : les territoires sont en attente de mesures fortes pour relever le défi des transitions*. Paris, 2023. <https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2023/06/CP-Ruralites-et-Transitions-pour-publication.pdf> [consulté le 22 novembre 2023].
- FOTTORINO, Éric. *Mohican*. Paris : Gallimard, 2021.
- GASCAR, Pierre. *La Friche*. Paris : Gallimard, 1993.
- GASCAR, Pierre. *Le Présage*. Paris : Gallimard, 1972.
- GIONO, Jean. *L'homme qui plantait des arbres*. In : *Œuvres romanesques complètes. Tome V*. Paris : Gallimard, 1980 [1953].
- GIONO, Jean. *Colline*. In : *Œuvres romanesques complètes. Tome I*. Paris : Gallimard, 1971 [1929].
- GLOTFELTY, Cheryll. « Introduction ». GLOTFELTY, Cheryll ; FROMM, Harold (éds). *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*. Athens/London : University of Georgia Press, 1996.
- HUNZINGER, Claudie. *Les Grands Cerfs*. Paris : Grasset, 2019

- HUNZINGER, Claudie. *Bambois, la vie verte*. Paris : Stock, 1973.
- JACQUIER, Claire. *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*. Neuchâtel : Éditions Livreo-Alphil, 2019.
- JONCOUR, Serge. *Chaleur humaine*. Paris : Albin Michel, 2023
- KOENIG, Gaspard. *Humus*. Paris : Éditions de l'Observatoire, 2023.
- LAURICHESSE, Jean-Yves. *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*. Paris : Lettres modernes, 2020.
- MICHELET, Claude. *L'Appel des engoulevants*. Paris : Robert Laffont, 1990.
- ROMESTAING, Alain. « Comment peut-on s'intéresser aux romans rustiques et animaliers ? ». *Mondes ruraux, mondes animaux. Le lien des hommes avec les bêtes dans les romans rustiques et animaliers de la langue française (XX^e-XXI^e siècles)*. Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 2014.
- ROMESTAING, Alain & DEL AMO, Jean-Baptiste, « Fiction & action ». *Fabula-LhT*, 27 (décembre 2021). <https://www.fabula.org/lht/27/delamo.html> [consulté le 5 mai].
- ROYER, Corinne. *Pleine Terre*. Arles : Actes Sud, 2021.
- SCHOENTJES, Pierre. « "Ce petit groupement d'animaux et d'humains de la ferme" : Jeanne Bemer-Sauvan, de l'expérience sensible de la campagne à la fusion mystique ». *Littératures*, 89 (2023), p. 67-81.
- SCHOENTJES, Pierre. *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*. Paris : Corti, 2020.
- SCHOENTJES, Pierre. *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*. Marseille : Wildproject, 2015.
- TRASSARD, Jean-Loup. *L'Homme des haies*. Paris : Gallimard, 2012.
- TRASSARD, Jean-Loup. *Dormance*. Paris : Gallimard, 2000.
- VIRGILE. *Les Géorgiques. Version française de Maurice Chappaz et Éric Genevay*. Revue et corrigée. Dessins de Palézieux. Albeuve : Castella, 1983 [1954].

NOTES

1. VIRGILE. *Géorgiques II*, vers 458-460. Traduction : VIRGILE. *Les Géorgiques. Version française de Maurice Chappaz et Éric Genevay*. Revue et corrigée. Dessins de Palézieux. Albeuve : Castella, 1983 [1954], p. 71.
2. JACQUIER, Claire. *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*. Neuchâtel : Éditions Livreo-Alphil, 2019, p. 32.
3. FAMILLES RURALES. *Plan « France ruralités » : les territoires sont en attente de mesures fortes pour relever le défi des transitions*. Paris, 2023. <https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2023/06/CP-Ruralites-et-Transitions-pour-publication.pdf> [consulté le 22 novembre 2023].
4. LAURICHESSE, Jean-Yves. *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*. Paris : Lettres modernes, 2020, p. 18.
5. SCHOENTJES, Pierre. *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*. Marseille : Wildproject, 2015, p. 40.
6. GLOTFELTY, Cheryll. « Introduction ». GLOTFELTY, Cheryll ; FROMM, Harold (éds). *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*. Athens/London : University of Georgia Press, 1996, p. 19, nous traduisons.
7. SCHOENTJES, Pierre. *Ce qui a lieu. Op. cit.*, p. 16, 21-24

8. CLAVARON, Yves. *Ec(h)ographies d'une terre dérégulée. Petit traité d'écocritique*. Paris : Kimé, 2023, p. 192-193.
9. SCHOENTJES, Pierre. *Ce qui a lieu*. *Op. cit.*, p. 21-24, 29-30.
10. VOIR BUELL, Lawrence. *The Environmental Imagination: Thoreau, nature writing and the formation of American culture*. Cambridge/London : Harvard University Press, 1995, p. 7-8.
11. BLANC, Nathalie, CHARTIER, Denis & PUGHE, Thomas. « Littérature et écologie : vers une éco-poétique ». *Écologie et politique*, 36 (2008), p. 19-20.
12. En guise d'exemple, nous citerons l'atelier de recherche *Oïkos* de l'Université de Perpignan, le projet *Literature.green* de l'Université de Gand, le numéro 201 de la revue *Littérature* « Pour une éco-poétique transculturelle », les journées « Éco-poétique des siècles anciens », le colloque de Cerisy « Que peut la littérature pour les vivants », le séminaire de la Sorbonne Nouvelle « La littérature : nos vies en actes ? »...
13. SCHOENTJES, Pierre. *Ce qui a lieu*. *Op. cit.*, p. 276. Voir SCHOENTJES, Pierre. « “Ce petit groupement d’animaux et d’humains de la ferme” : Jeanne Bemer-Sauvan, de l’expérience sensible de la campagne à la fusion mystique ». *Littératures*, 89 (2023), p. 67-81.
14. COLLOT, Michel. *Un nouveau sentiment de la nature*. Paris : Corti, 2022, p. 173-175.
15. Voir SCHOENTJES, Pierre. *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*. Paris : Corti, 2020, p. 22-81.
16. BORRÉLY, Maria. *Aube... Cagnes-sur-mer* : L'Imprimerie Nouvelle, 1928, p. 51.
17. *Ibid.*, p. 58.
18. *Ibid.*, p. 132.
19. C'est ce qu'explique Giono dans une lettre au Conservateur des Eaux et Forêts de Digne, M. Valdeyron, en 1957.
20. GIONO, Jean. *L'homme qui plantait des arbres*. In : *Œuvres romanesques complètes. Tome V*. Paris : Gallimard, 1980 [1953], p. 762.
21. Voir lettre à M. Valdeyron.
22. Voir SCHOENTJES, Pierre. *Ce qui a lieu*. *Op. cit.*, p. 62 et s.
23. BESS, Michael. *La France vert clair. Écologie et modernité technologique 1960-2000*. Seyssel : Champ Vallon, 2003, p. 59, 76.
24. Voir SCHOENTJES, Pierre. *Littérature et écologie*. *Op. cit.*, p. 17 et s.
25. *Ibid.*, p. 17.
26. HUNZINGER, Claudie. *Bambois, la vie verte*. Paris : Stock, 1973, p. 203.
27. *Ibid.*, p. 104.
28. *Ibid.*, p. 36.
29. MICHELET, Claude. *L'Appel des engoulevents*. Paris : Robert Laffont, 1990, p. 145.
30. *Ibid.*, p. 54.
31. *Ibid.*, p. 381.
32. BERGOUNIOUX, Pierre. *Miette*. Paris : Gallimard, 1995, p. 92.
33. *Ibid.*, p. 115.
34. TRASSARD, Jean-Loup. *Dormance*. Paris : Gallimard, 2000, p. 85.
35. *Ibid.*, p. 78-79.
36. *Ibid.*, p. 138, nous soulignons.
37. TRASSARD, Jean-Loup. *L'Homme des haies*. Paris : Gallimard, 2012, p. 111.
38. *Ibid.*, p. 150.
39. *Ibid.*
40. ROMESTAING, Alain. « Comment peut-on s'intéresser aux romans rustiques et animaliers ? ». *Mondes ruraux, mondes animaux. Le lien des hommes avec les bêtes dans les romans rustiques et animaliers de la langue française (XX^e-XXI^e siècles)*. Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 2014, p. 13.
41. BOUYASSE, Franck. *Glaise*. Paris : La Manufacture des livres, 2017, p. 132-133.

42. HUNZINGER, Claudie. *Les Grands Cerfs*. Paris : Grasset, 2019, p. 25.
43. *Ibid.*
44. *Ibid.*, p. 148.
45. JONCOUR, Serge. *Chaleur humaine*. Paris : Albin Michel, 2023, p. 242.
46. *Ibid.*, p. 191.
47. *Ibid.*, p. 341, nous soulignons.
48. ROYER, Corinne. *Pleine Terre*. Arles : Actes Sud, 2021, p. 287.
49. FOTTORINO, Éric. *Mohican*. Paris : Gallimard, 2021, quatrième de couverture.
50. *Ibid.*, p. 19-20.
51. *Ibid.*, p. 62.
52. *Ibid.*, p. 20.
53. SCHOENTJES, Pierre. *Littérature et écologie*. *Op. cit.*, p. 84.
54. Voir SCHOENTJES, Pierre. *Écrire la nature, imaginer l'écologie : pour Pierre Gascar*. Genève : Droz, 2021.
55. GASCAR, Pierre. *Le Présage*. Paris : Gallimard, 1972, p. 38.
56. GASCAR, Pierre. *La Friche*. Paris : Gallimard, 1993, p. 130.
57. *Ibid.*
58. *Ibid.*, p. 145.
59. BIENNE, Gisèle. *La Malchimie*. Paris : Actes Sud, 2019, p. 22.
60. *Ibid.*, p. 86.
61. *Ibid.*, p. 45-46.
62. *Ibid.*, p. 45.
63. *Ibid.*, p. 53.
64. BICHET, Yves. *Le Premier Combat*. Paris : Le Pommier, 2023, p. 329.
65. *Ibid.*, p. 41.
66. KOENIG, Gaspard. *Humus*. Paris : Éditions de l'Observatoire, 2023, p. 325.
67. *Ibid.*, p. 355, nous soulignons.
68. *Ibid.*, p. 327.
69. ROMESTAING, Alain & DEL AMO, Jean-Baptiste, « Fiction & action ». *Fabula-LhT*, 27 (décembre 2021). <https://www.fabula.org/lht/27/delamo.html> [consulté le 30 avril].
70. DEL AMO, Jean-Baptiste. *Règne animal*. Paris : Gallimard, 2016, p. 294.
71. HUNZINGER, Claudie. *Bambois*. *Op. cit.*, p. 16.
72. *Ibid.*, p. 33.
73. *Ibid.*, p. 220.
74. HUNZINGER, Claudie. *Les Grands Cerfs*. *Op. cit.*, p. 168.
75. TRASSARD, Jean-Loup, *L'Homme des haies*. *Op. cit.*, p. 229, nous soulignons.
76. *Ibid.*, nous soulignons.
77. *Ibid.*
78. FOTTORINO, Éric. *Op. cit.*, p. 23.
79. ROYER, Corinne. *Op. cit.*, p. 93.
80. *Ibid.*, p. 157, nous soulignons.
81. *Ibid.*, p. 267, nous soulignons.
82. BICHET, Yves. *Op. cit.*, p. 309, nous soulignons.
83. *Ibid.*, p. 330.
84. JONCOUR, Serge. *Op. cit.*, p. 247.
85. *Ibid.*, p. 243.
86. GIONO, Jean. *Colline*. In : *Œuvres romanesques complètes. Tome I*. Paris : Gallimard, 1971 [1929], p. 181.
87. *Ibid.*, p. 148.

88. HUNZINGER, Claudie. *Bambois*. *Op. cit.*, p. 211-212.
89. ROYER, Corinne. *Op. cit.*, p. 300, 302.
90. BOUYASSE, Franck. *Op. cit.*, p. 136.
91. *Ibid.*
92. TRASSARD, Jean-Loup, *L'Homme des haies*. *Op. cit.*, p. 91.
93. HUNZINGER, Claudie, *Les Grands Cerfs*. *Op. cit.*, p. 187.
94. *Ibid.*, p. 188.
95. *Ibid.*, nous soulignons.
96. *Ibid.*
97. *Ibid.*
98. DEL AMO, Jean-Baptiste. *Op. cit.*, p. 159-160.
99. ROYER, Corinne. *Op. cit.*, p. 259.
100. *Ibid.*, p. 188.
101. MICHELET, Claude. *Op. cit.*, p. 333-334.
102. BIENNE, Gisèle. *Op. cit.*, p. 30.
103. *Ibid.*, p. 86, 30, 224-225.
104. *Ibid.*, 225.
105. *Ibid.*, p. 195.
106. FOTTORINO, Éric. *Op. cit.*, p. 25.
107. KOENIG, Gaspard. *Op. cit.*, p. 377.
108. *Ibid.*, p. 380.

RÉSUMÉS

La campagne constitue de longue date une source d'inspiration pour la littérature de la France, un pays où l'idée de la nature est liée à une nature travaillée par l'homme. Ainsi, le monde rural a pu apparaître comme une thématique centrale dans la pastorale et le roman régionaliste, qui proposaient une vision idéalisée des « Petits pays ». Délestée des clichés anciens, la campagne (re)trouve toute sa place dans le champ littéraire contemporain. Cependant, cette littérature s'inscrit dans des rapports différents à la nature : l'écologie étant devenue un enjeu majeur, « l'environnement » s'est désormais substitué à « la campagne ». Cette réalité impose de s'arrêter à l'écopoétique, l'étude de la littérature dans ses rapports avec l'environnement.

Dans cet article, Laure Coppieters présente l'approche écopoétique en contraste avec l'écocritique états-unienne. Cette comparaison mène à préciser la spécificité d'une approche proprement française. L'écopoétique ayant notamment pour mérite d'avoir ouvert le corpus, Laure Coppieters analyse ensuite des textes environnementaux tournés vers la ruralité. Elle aborde une série d'œuvres de J. Giono à G. Koenig, en passant par des auteurs comme P. Gascar, J.-L. Trassard et C. Hunzinger. Ce panorama représentatif est l'occasion de découvrir la naissance de la littérature environnementale : l'émergence d'une littérature « verte », d'une littérature « marron » et d'une littérature militante. Une attention particulière est portée à l'importance que l'écopoétique attache aux questions d'écriture.

El camp ha estat durant molt de temps una font d'inspiració per a la literatura de França, un país on la idea de natura està lligada a la natura treballada per l'home. Així, el món rural ha pogut

aparèixer com un tema central en la novel·la pastoral i en la novel·la regionalista, que proposaven una visió idealitzada de la petita pàtria. Alliberat de vells tòpics, el camp (re)troba el seu lloc en l'àmbit literari contemporani. No obstant això, aquesta literatura mostra unes relacions diferents amb la natura: l'ecologia s'ha convertit en una fita major, i «el medi ambient» ha substituït ara «el camp». Aquesta realitat ens obliga a aturar-nos en l'ecopoètica, l'estudi de la literatura en la seva relació amb el medi ambient.

En aquest article, Laure Coppieters presenta l'enfocament eco-poètic en contrast amb l'ecocrítica nord-americana. Aquesta comparació condueix a precisar l'especificitat d'un enfocament pròpiament francès. L'ecopoètica té el mèrit d'haver obert el corpus, i a continuació Laure Coppieters analitza textos ambientals orientats cap a la ruralitat. Abasta una sèrie d'obres des de J. Giono fins a G. Koenig, passant per autors com P. Gascar, J-L. Trassard i C. Hunzinger. Aquest panorama representatiu és una oportunitat per descobrir el naixement de la literatura ambiental: l'emergència d'una literatura «verda», una literatura «marró» i una literatura militant. Es presta especial atenció a la importància que l'ecopoètica concedeix a les qüestions d'escriptura.

The countryside has long been a source of inspiration for literature in France, a country where the idea of nature is linked to nature as worked by man. The rural world was a central theme in pastoral and regionalist novels, which offered an idealized vision of the «Petits pays». Freed from old clichés, the countryside is (re)finding its place in contemporary literature. However, this literature appears within the context of a different relationship to nature: ecology has become a major issue, and «the environment» has now replaced «the countryside». This reality forces us to take a closer look at eco-poetics, the study of literature as it relates to the environment.

In this article, Laure Coppieters presents the eco-poetic approach in contrast to American ecocriticism. This comparison leads us to precise the specificity of a particularly French approach. As one of the merits of eco-poetics is that it has opened up the corpus, Laure Coppieters then analyses environmental texts focusing on the rural world. She looks at a series of works by authors ranging from J. Giono to G. Koenig, through P. Gascar, J-L. Trassard, C. Hunzinger and others. This representative overview is an opportunity to discover the development of environmental literature: the emergence of «green» literature, «brown» literature and militant literature. Particular attention is paid to the importance that eco-poetics attaches to the creative act of writing.

INDEX

Paraules clau : eco-poètica, aproximació teòrica, ruralitat, literatura francesa, literatura francòfona, ecologia

Keywords : eco-poetics, theoretical approach, rurality, French literature, French-speaking literature, ecology

Mots-clés : éco-poétique, approche théorique, ruralité, littérature française, littérature francophone, écologie

AUTEUR

LAURE COPPIETERS

Ghent University

laure.coppieters[at]ugent.be